



Retransmis par Nguyễn Thế Anh JJR 56

## En Chine, un grand bond vers Confucius

**En mal de légitimité, Xi Jinping, le président de la République populaire puise allégrement dans la philosophie du vieux maître, jadis clouée au pilori par les communistes.**

Par François Bougon



Estampe chinoise du XVIIIe siècle représentant le philosophe Confucius (551-479 av. J.-C.). Josse/Leemage

Il s'agit d'un hold-up idéologique magistral. Les héritiers de Mao Zedong, chantre de la rébellion, de la table rase et de la révolution permanente, se sont emparés du trésor de Confucius, le sage érigé en apôtre de l'harmonie - sociale, du respect filial et de la moralité. Le numéro un chinois, Xi Jinping, se réfère constamment aux maximes du vieux maître, qui vécut aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant l'ère chrétienne. Ainsi, en novembre 2013, Karl Marx et Confucius sont réunis dans le même discours. Xi Jinping explique alors le sens de son action au Comité central du Parti communiste chinois (PCC) : en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, l'« *harmonie sociale* » doit être mise au service du « *socialisme à caractéristiques chinoises* » autant que l'énergie communiste.

Mao peut bien se retourner dans son mausolée place Tiananmen : la propagande ne craint plus désormais de célébrer l'utilisation par Xi Jinping des *Entretiens* (*Lunyu* en chinois) de Confucius, mais aussi plus largement des classiques. Un livre a même été publié en 2015, *Xi Jinping yong dian* (« Xi Jinping connaît ses classiques », éditions du *Quotidien du peuple*), pour recenser toutes les citations tirées des textes anciens dans les discours du président de la République populaire et secrétaire général du Parti communiste chinois. Mieux, une version anglaise a été diffusée aux Etats-Unis : *Xi Jinping, How to Read Confucius and Other Chinese Classical Thinkers* (« Xi Jinping, comment lire Confucius et d'autres penseurs chinois classiques », Beijing Mediatime Books, 2015).

### Revirement radical

Les prédécesseurs de Xi, comme Deng Xiaoping ou Hu Jintao, n'étaient jamais allés aussi loin : ils empruntaient certes au confucianisme, mais sans s'en inspirer de manière aussi flagrante. Le premier évoquait ainsi une « *société de petite prospérité* » (« *xiaokang shehui* », expression tirée du *Traité des rites*, un des canons du confucianisme), le second parlait d'une « *société harmonieuse* ».

Xi Jinping, arrivé à la tête du Parti communiste chinois en 2012 puis désigné président de la République populaire un an plus tard, se revendique, lui, directement de l'ancien ennemi honni.

Le revirement est radical, car les communistes chinois ont longtemps considéré Confucius comme un obstacle à la modernisation du pays, rejoints en cela par le sociologue allemand Max Weber, qui attribuait l'absence de développement du capitalisme dans l'empire du Milieu à un ensemble de facteurs idéologiques, dont le confucianisme.

« *Tout le XXe siècle s'est occupé à démolir Confucius, cela a commencé à la fin du XIXe siècle*, explique Anne Cheng, professeure au Collège de France et spécialiste de l'histoire intellectuelle chinoise. *A cette époque, on commençait déjà à détruire les temples, qu'ils soient dédiés à Confucius, aux ancêtres, aux divinités taoïstes ou à Bouddha, on laïcisait à tout-va. Confucius a été la cible de tous ces mouvements modernistes et, bien sûr, du*

*régime maoïste, qui s'est construit sur le mot d'ordre de la table rase. Cela voulait dire détruire tout ce qui pouvait rappeler la vieille société identifiée comme confucéenne, ritualiste, familialiste... »*

Pour bien comprendre à quel point le confucianisme symbolisait tout ce qu'il fallait rejeter, il faut remonter au 4 mai 1919. Mécontents des conditions imposées par le traité de Versailles, qui accordait au Japon des territoires chinois, des milliers de jeunes défilèrent à Pékin. Leur colère allait au-delà des revendications nationalistes : elle s'étendait à l'état du pays, trop arriéré à leurs yeux. Aussi appelaient-ils à leur secours « *Madame Science et Madame Démocratie* ». Et criaient : « *A bas la boutique de Confucius !* »

### **Jadis une vieillesse à éradiquer**

Sept ans après la fin de l'empire et la chute de la dynastie Qing, ils attribuaient le retard de leur pays au confucianisme, la philosophie qui avait constitué la colonne vertébrale du système impérial. Tous les enfants chinois, depuis des siècles, apprenaient les classiques à l'école. Au programme des examens pour devenir fonctionnaire impérial figuraient les textes confucéens. On enseignait le respect dû aux parents et à l'empereur.

De tout cela, les modernistes voulaient se débarrasser, le plus célèbre d'entre eux étant l'écrivain Lu Xun (1881-1936). Les révolutionnaires communistes ont revendiqué cet héritage anticonfucéen : en 1966, Mao Zedong désigne Lu Xun comme « commandant en chef de la Grande Révolution culturelle prolétarienne ». Le confucianisme est voué aux gémonies, considéré comme une des quatre vieillesse (vieilles idées, vieille culture, vieilles coutumes et vieilles habitudes) qui devaient être détruites par les gardes rouges et éradiquées de la culture chinoise. En 1974, le Grand Timonier lançait la campagne « critiquer Lin Biao et Confucius », qui ciblait à la fois son ancien dauphin mort dans un accident d'avion après un coup d'Etat manqué et le vieux sage.

Aujourd'hui, tout comme Deng Xiaoping avait réussi à intégrer le marché pour lancer les réformes après la mort de Mao, à la fin des années 1970 – la fameuse et oxymorique « économie socialiste de marché » –, Xi Jinping met en avant les valeurs traditionnelles et assaisonne le « socialisme aux caractéristiques chinoises » à la sauce Confucius.

Pourquoi ce tour de force, cet alliage qui défie la logique ? Sans doute est-ce une manière de pallier le manque de légitimité actuel du régime et de s'attaquer à la crise morale qui touche le pays : la jeunesse est minée par la course frénétique à la consommation.

*« Tous les discours officiels pointent du doigt ces problèmes, notamment la crise de confiance au sein de la population, le culte de l'argent, etc., estime Sébastien Billioud, professeur d'études chinoises à l'université Paris-VII et auteur, avec Joël Thoraval, du livre *Le Sage et le Peuple. Le renouveau confucéen en Chine* (CNRS Editions, 2014). Cela dénote la manière dont les dirigeants se représentent la crise morale actuelle. Du coup, la culture traditionnelle, avec ses discours moralisants, remplit un rôle, par exemple en promouvant la piété filiale. »*

Ce retour à Confucius et aux classiques permet également à Xi Jinping de vanter un « modèle chinois » face aux démocraties occidentales. Devant une assemblée de professeurs, en 2014, il s'oppose à ce que les « *poésies et textes des classiques anciens* » soient retirés des manuels scolaires. « *Il faut faire entrer ces classiques dans le cerveau des étudiants, afin qu'ils deviennent le gène de la culture du peuple chinois* », s'exclame-t-il. Pékin a ainsi baptisé du nom du sage ses centres de diffusion de la culture chinoise à l'étranger, ouverts à partir de 2004 sur le modèle de l'Alliance française et des Goethe Institute. Un outil de ce fameux « soft power » cher désormais aux responsables chinois.

### **La recherche de la « stabilité sociale »**

Mais de quel confucianisme parle-t-on ? Sûrement pas de celui qui structurait la Chine impériale. Le confucianisme du PCC a gommé tous les aspects les plus critiques de ce courant de pensée. Pas question, bien sûr, de réhabiliter le lettré qui osait dire, au prix de sa vie, ses vérités à l'empereur, tenant d'une main son discours et de l'autre son cercueil... « *Le confucianisme d'aujourd'hui est très différent, c'est évident, explique Sébastien Billioud. A la fin de l'empire, il avait une dimension totalisante. Après, il ne s'est perpétué que par fragments, sous la forme de projets religieux, de projets philosophiques, de projets idéologiques...* »

L'idéologie reprise aujourd'hui par le PCC sert un « *autoritarisme paternaliste* », juge Anne Cheng. « *Cela leur permet de dire : la Chine n'est ni une dictature ni un régime autoritaire, c'est un régime confucéen.* »

Pour Sébastien Billioud, Xi Jinping joue stratégiquement sur plusieurs registres, à la fois le maoïsme, la défense de la politique de réforme et d'ouverture de Deng Xiaoping et une culture « traditionnelle ». Les références aux classiques se rapportent le plus souvent à des contenus « simples », consacrés à la piété filiale, par exemple. « *L'éducation associée à la culture traditionnelle a certainement pour fonction aujourd'hui de contribuer à la moralisation, à la stabilité sociale, à l'élévation du "suzhi" – la qualité des citoyens. Il y a toujours l'idée que l'homme est modelable et qu'on peut améliorer son "suzhi".* » Mais on reste dans l'ordre du symbolique. « *Qu'il y ait recours à la culture classique à des fins d'éducation, c'est certain. Qu'il y ait une utilisation articulée d'un corpus de doctrine confucéen, ça l'est beaucoup moins.* »

### Faire tenir ensemble le marxisme et le nationalisme

Cette utilisation de la pensée du sage par les élites rejoint un confucianisme populaire en vogue depuis le début des années 2000. Le temple de Confucius à Pékin a été restauré. Une statue le représentant les deux mains croisées sur la poitrine trône à l'entrée, non loin des stèles où sont gravés les noms de lettrés qui avaient réussi les concours pour devenir mandarins. Chaque année, avant les périodes d'examen, parents et étudiants prennent le chemin du temple pour rendre hommage au vieux maître. Là même où leurs prédécesseurs, les gardes rouges, s'étaient déchaînés sur les reliques.



Temple de Confucius, à Pékin. CC BY 2.0

Dans cette réhabilitation du site, les considérations touristiques sont également présentes. Des groupes venus de tout le pays y défilent. Le temple est devenu une étape indispensable de la visite de la capitale, avec celle du mausolée de Mao, dans le centre de la ville, place Tiananmen. Les deux anciens ennemis sont aujourd'hui réunis par la grâce du Parti, de l'idéologie et des loisirs.

En somme, Xi Jinping est confronté à la nécessité de trouver un nouveau modèle économique, car celui qui a permis à la Chine de devenir la deuxième puissance économique mondiale, lancé à la mort de Mao, est à bout de souffle. Et dans cette période d'instabilité qui s'ouvre, le numéro un chinois a besoin de formuler un discours cohérent, basé à la fois sur le marxisme – lutter contre les inégalités sociales criantes – et le nationalisme. Mettre en valeur la « belle culture traditionnelle chinoise », conçue comme un facteur d'ordre et de respect, est l'alliage qui devrait, dans son esprit, faire tenir les deux ensemble.

